

L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE

NE PAS



PLIER

NADINE

ET L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE

Depuis combien de temps venez-vous à l'Observatoire ?

— Depuis la création, mais pas à chaque visite.

Vous connaissiez Isabel ?

— Nos enfants sont allés à l'école ensemble depuis la maternelle ; nous nous sommes rencontrées et le contact a été assez facile ; elle m'a dit qu'elle cherchait des gens pour l'Observatoire. Comme j'avais des moments de libre, occasionnellement, quand ça m'est possible, je viens.

L'intérêt pour Isabel était d'avoir quelqu'un qui connaît bien la ville.

— Oui, parce que parfois les enfants ont des vues abstraites de la ville ; pour d'autres, c'est beaucoup plus concret : ils veulent savoir si là il y a bien telle rue, là-bas telle autre, où est telle école, ou encore “Ma grand-mère habite telle rue ; où est-elle ?”. Il y a donc ces enfants qui demandent le nom des rues ; alors j'arrive à situer. Et puis il y a des enfants de parents ou même de grands-parents qui viennent de l'étranger et qui demandent,

comme on est assez haut, si de là on voit leur pays, ou au moins dans quelle direction il est.

Ça doit être difficile face à une question comme “Je viens du Maroc ou de l'Algérie ; où est-ce ? ”, de relativiser les choses, la notion de distance.

— Oui, mais on essaie quand même de situer. On a eu beaucoup de petits Yougoslaves, il y a quelques années, qui demandaient aussi. On se sert beaucoup de la girouette pour ça.

Vous êtes “factrice” ?

— Normalement on dit facteur parce qu'à la base c'est un métier d'hommes ; mais, de fait, on contribue à le féminiser. Je suis factrice depuis 1982. À Ivry. Et je suis ivryenne de naissance.

Donc vous avez dû voir de nombreuses transformations dans la ville ?

— Oui, énormément. J'ai vu le chantier des constructions de Renaudie par exemple. Là où aujourd'hui il y a l'hôtel des impôts, il y avait auparavant une poissonnerie, une animalerie... Il y avait plusieurs petits commerçants ; c'était sympathique ; c'était des petites rues.

Avez-vous le temps, lors des visites, de refaire quelques trajets historiques de la ville ?

— Les enfants ne le demandent pas. Je suis surtout là pour répondre à leurs questions. Ils sont tellement pleins d'idées et de visions qui leur sont propres, qu'ils m'apportent peut-être beaucoup plus que je ne leur apporte : quand je regarde la ville, je la regarde avec mes yeux d'habitante, d'usager (je me sers des moyens de transport, des boutiques...) et de factrice ; eux voient la ville autrement ; et quand je suis avec eux, je vois la ville avec leurs

yeux d'enfants ; et je découvre des tas de choses. Il y a un échange. Parfois, ils nous demandent si telle construction est là depuis longtemps, ce qu'il y avait à la place auparavant... Mais vu leur âge, leur univers c'est leur présent ; la place Voltaire, ils l'ont toujours connue. Un jour, une petite fille m'a dit : “ Là-bas, il y a mon grand-père ”. Je lui demande, par réflexe professionnel, quelle rue il habite ; elle me montre le cimetière et me dit “ Il dort là. ” Et elle ajoute : “ Je le vois bien de là. ” Et j'ai eu l'impression qu'elle était bien, qu'elle retrouvait quelqu'un ; elle voyait toute la ville autour, sa maison pas loin, il était toujours là, dans la ville, bien entouré et protégé dans la ville, il en fait toujours partie ; c'est très beau. Une autre fois, nous avons eu une classe avec très peu d'enfants mais qui venaient en France pour apprendre le français en 2 ou 3 ans ; il y avait des Yougoslaves et d'autres qui venaient d'un peu partout dans le monde. La plupart disaient : “ Il y a beaucoup de bus. ” Je leur répondais qu'il y avait beaucoup de bus parce qu'il y avait beaucoup de gens. Ils disaient : “ Mais chez nous aussi il y a beaucoup de gens, mais il n'y a pas tous ces bus ; pourquoi tous ces bus ? Et il y a combien d'écoles ? Mais pourquoi autant d'écoles ? ” Là, on se rend compte de la richesse qu'on a ; moi j'ai grandi ici, et pour moi, c'est naturel : je sais qu'il y a une école là, une autre ici, un hôpital, etc. Ils nous disaient : “ Vous avez les pompiers, les hôpitaux, les écoles... ” Et l'un m'a dit : “ Ivry, c'est drôlement sûr. ” — “ Pourquoi ? ” — “ Parce qu'il y a tout : il y a du monde, tout bouge, c'est vivant, là il y a une pharmacie, là-bas un hôpital, et là-bas un autre hôpital pour quand tu seras vieille... ” Pour eux, Ivry est un monde en soi.

Mais il faut des cultures ou du moins des sensibilités très différentes pour faire apparaître ces choses-là.

— Pour connaître, pour apprendre à connaître. ça fait 36 ans que je suis là : je découvre encore. Et ça change tellement souvent. Avec les enfants, on touche la ville. J'essaie toujours de leur faire découvrir la ville en fermant les yeux ; quand ils ont regardé ce qu'il y a autour, je leur dis : “ Maintenant, on ferme les yeux et on regarde avec les oreilles.” Alors ils disent : “ Là, il y a un chantier : on entend la grue ; là, on entend l'ambulance, on entend ci, on entend ça...” , des tas de choses qu'avec les yeux ils ne voient pas parce que c'est en angle mort ou c'est caché par une maison ou ils n'y prêtent pas attention. Quand je quitte l'Observatoire, que je rentre chez moi, je regarde la ville encore différemment. Je n'ai jamais conçu mon métier comme étant simplement une lettre, une boîte ; c'est aussi tout ce qu'il y a autour ; je fais un peu mon travail à la façon rurale : j'apporte la baguette, les médicaments... Et les enfants me reconnaissent à l'Observatoire ; on se dit bonjour tous les jours ; quand ils sont dans leur cour de récréation, ils m'appellent quand je passe. Le facteur, c'est aussi la personne qui rentre chez vous. À travers moi, ils voient tous leur propre facteur, qui apporte les recommandés, qui va s'asseoir prendre un café, avec qui on a la discussion facile, auquel on dit bonjour quand on le croise dans la rue. Je travaille à Ivry, j'habite Ivry ; les gens, je les rencontre partout, quand je fais mes courses, quand je me balade ; ils me reconnaissent, me disent bonjour.

Vous faites partie de la ville et de leur vie.

— Oui, je fais partie de leur quotidien et ils font partie du mien.

Je ne savais pas qu'on pratiquait en ville le métier de facteur comme vous le faites, en rendant des services.

— Il y a énormément de gens isolés. On pense que la ville c'est la sécurité, que tout le monde est entouré, mais il y a beaucoup de personnes qui sont seules chez elles et qui ne peuvent pas trop se déplacer. Et c'est aussi l'avantage de la ville : ils téléphonent à leur pharmacien : “La factrice est passée ?” — “Non, mais elle ne va pas tarder, j'ai aperçu son vélo.” — “Dites-lui de prendre les médicaments et de me les apporter, ou faites-lui la commission...”

Ces petits " rendez-vous " rythment leur journée.

— Oui, c'est humain ; tant qu'on aura ça... Mais pas seulement dans mon métier. Les personnes isolées savent que chaque jour, vers 10h, il y a le passage du facteur, à 13h, il y aura quelqu'un d'autre, le balayeur de rue... Et si on voit un matin que des volets sont encore fermés tard, on va voir, on se dit qu'il y a peut-être un problème. On communique énormément ; et moi en particulier je communique beaucoup avec les enfants ; ils me connaissent, en tant que facteur, et maintenant aussi de plus en plus en tant qu'accompagnatrice à l'Observatoire. Quand ils me rencontrent dans la rue, ils me disent bonjour ; et si je ne les reconnais pas, ils me disent qu'ils sont venus à l'Observatoire. ça me rassure ; je vois qu'on a eu un bon contact

ensemble ; on se souvient de quelqu'un soit parce que le contact a été très mauvais, soit parce que le courant est passé ; ici, le courant est plutôt bon ! Et puis chaque enfant est différent ; on nous dit : “Tel enfant est terrible, il est très dur.” Moi je trouve seulement qu'il a une forte personnalité et qu'il cherche à exprimer quelque chose. Et par rapport aux instituteurs, on n'a pas les enfants toute la journée ; alors on peut instaurer un rapport différent ; on n'est pas là pour les noter.

C'est très bien qu'Isabel présente aux enfants les différents intervenants : pour les enfants, la factrice c'est rassurant ; même si ce n'est pas sa factrice, on sait que c'est quelqu'un qui circule dans la ville, qui distribue les lettres, qui est là pour apporter des choses - bonnes ou mauvaises nouvelles - ; c'est un métier qu'ils connaissent et qui doit beaucoup contribuer à instaurer un bon contact.

— Même s'ils ne connaissent pas tout du métier, ils savent qu'on est celui ou celle qui passe à vélo ; on doit avoir un côté bon enfant sur nos vélos ! Le mercredi, j'en retrouve quelquefois sur mon vélo ; ou bien ils viennent à côté de moi et on fait un bout de route ensemble ; ils me racontent leur semaine, ce qu'ils vont faire le week-end... En période de bulletin scolaire, ils disent : “Tu ne sais pas si c'est arrivé ? ” On est quelqu'un qu'ils tutoient facilement, on est presque le copain. Mais quand je leur ai demandé aujourd'hui s'ils avaient une idée du nombre de facteurs dans la ville, ils ont répondu qu'on devait être 3 ou 4 ! Nous sommes une quarantaine ! Ils ont une image de nous assez sympathique et familière.

Êtes-vous rapidement entrée dans ce qui se passe à l'Observatoire ?

— Je me suis lancée tout de suite ; ce sont les enfants qui m'ont guidée. Quand ils arrivent, il y a quelques secondes où ils observent autant le paysage que l'accompagnateur ! Et moi je les observe aussi. Et puis, une fois les consignes de sécurité données, les questions et les remarques fusent. Et j'essaie de les amener à des considérations différentes : on parle des couleurs, des odeurs, des matières, etc. Mais chacun oriente l'autre. Certains enfants imaginent comment ils pourraient représenter ce qu'ils voient ; l'une voulait faire Ivry-Port en pierre, de l'autre côté elle voulait de la mousse, de l'herbe, des fleurs... Ça m'intéresserait un jour de voir le travail qui en sort, aller en classe et voir le travail collectif. Une instit m'a proposé de venir parler de mon métier dans sa classe, mais j'aimerais aussi avoir un aperçu de ce qui a été fait après la visite à l'Observatoire. Parce que chaque groupe a eu un accompagnateur différent ; c'est intéressant que chacun dise ou exprime autrement ce qui s'est passé pour voir comment chacun a eu le quartier présenté, etc. ça m'apporterait beaucoup pour mes propres interventions.

Ça rejoint ce que me disait Sylvain : il aimerait bien un jour n'être qu'observateur pour écouter les autres intervenants, et puis savoir ce qui s'est dit après, comment les enfants ont échangé. Les démarches et les connaissances des accompagnateurs sont différentes, donc les groupes repartent avec un bagage différent ; mais on espère qu'ensuite ils échangent et croisent leurs expériences respectives.

— On en a déjà parlé avec Isabel et demandé aux instits de nous montrer des travaux. Ça peut nous permettre de voir s'il y a un manque dans notre façon de présenter les choses, s'il y a une attente déçue... Là, il y a eu quelques croquis de faits juste après la visite : il y a le rocher de Vincennes, la grande roue de la foire du Trône, la Tour Eiffel... mais d'Ivry, pas grand chose.

C'est vrai qu'ils prennent souvent des points de repère éloignés. Et la Tour Eiffel qu'ils entr'aperçoivent seulement est immanquablement présente ; c'est LE repère .

— Oui, soit c'est parce qu'ils découvrent, soit parce qu'ils ne s'attendaient pas à voir ça d'ici. Mais il y en a qui ont déjà certaines connaissances : aujourd'hui, ils m'ont tout de suite parlé de la Grande Bibliothèque, la " bibliothèque en forme de livres " ont dit certains ; en CE2, ça fait partie de leurs connaissances.

C'est important qu'ils sachent que l'architecture n'est pas anodine, qu'elle peut vouloir dire des choses. Est-ce que les constructions de Renaudie les intéressent ?

— Oui, tout à fait, celles qui sont en forme d'étoiles ; pour eux, les étoiles, ça fait partie de leurs rêves, et là, elles sont là, dans nos rues ; et puis il y a les jardins : il y a un peu de campagne. Si je leur demande : “ ça vous fait penser à quoi ces bâtiments en étoiles ? ”. Ils répondent parfois “ Au ciel, au rêve...”

D'une classe et d'une école à l'autre, au vu des différences, est-ce que votre discours ou votre comportement change ?

—Non, parce que le comportement des enfants envers moi change peu ; il y a une complicité, quelle que soit leur provenance ; ils me mettent à l'aise ; ils nous rassurent et nous poussent à nous exprimer, à les relancer quand il y a des blancs. Le silence est rare, mais parfois, il y a des moments de calme ; au début je prenais ce silence pour une déficience de ma part ; et puis je me suis rendue compte que non : au bout d'un moment ils se remettent spontanément à parler de ce qu'ils ont entendu ou vu pendant leur silence ; ils observaient tous en même temps ; ils digéraient, ils analysaient ; et ça va très vite parce que les séances vont vite. Parfois ils sont ailleurs et se disent “ Je ne pensais pas qu'il y avait ça ” ou “ Je ne voyais pas ça comme ça ”. Ils sont très curieux, ne serait-ce que pour s'assurer qu'untel habite bien là, ou sa tante, ou son frère ; mais même comme ça, ils découvrent leur ville. Je pense que ça leur apporte. Et moi, ça m'apporte beaucoup aussi.

Et c'est pour cet échange que vous venez ?

—Oui, c'est ça, pour un échange. Et je me dis que le jour où j'aurai le sentiment de ne plus rien apporter aux enfants, il faudra que je révise ma manière de faire, que je fasse autre chose. Mais le jour où eux ne m'apporteront plus rien n'est pas prêt d'arriver ; parce que chaque enfant est différent et je sais qu'il y en aura toujours un qui m'apportera quelque chose.

Vous aviez déjà eu auparavant des expériences avec des enfants ?

—Oui, dans le cadre scolaire, en tant que parent d'élève, j'ai accompagné des sorties éducatives ; mon travail me le permettait. Là aussi, ça m'apporte beaucoup parce que les enfants sont

curieux et il y a toujours des questions qui fusent ; alors je suis obligée de faire un effort pour y répondre ou pour voir les choses d'un point de vue différent du mien. J'aime avoir sans arrêt cette impression d'apprendre ou de réapprendre. Et les enfants posent parfois des questions que nous ne nous posons pas en tant qu'adulte, ou en tout cas qu'on ne se pose plus. Et si parfois je n'ai pas pu répondre sur le moment, je promets à l'enfant que je le recontacte ou que je recontacte son école pour lui donner l'information ; et alors c'est un vrai plaisir : il y a un travail soit à la maison, soit au boulot, soit ailleurs encore pour réfléchir à la question de l'enfant. Il y a toujours cet échange : si tout va bien, l'enfant aura la réponse à sa question, et moi, j'aurai aussi appris quelque chose ; et la question qu'il m'a posée, un autre me la posera peut-être un autre jour, et je pourrai peut-être être plus expansive sur le sujet, pour déborder la question. Mais c'est très court pour passer par tous les points d'observation, par les lunettes, par le hall pour les croquis...

Vous seriez prête à vous rendre dans les classes après, pour savoir ce que les enfants ont appris, ce qu'ils en ont fait (des dessins, des textes, etc.), et comment il serait possible de dépasser ce travail ?

—Oui, savoir ce qui leur a semblé raté, ce qui leur a manqué, ce qu'il leur aurait plu de voir et d'entendre ; et est-ce qu'ils n'auraient pas envie d'autres outils ? Là, j'ai amené un kaléidoscope, mais est-ce qu'il n'y aurait pas autre chose : des jumelles, un pluviomètre, etc. Je sais qu'Isabel a depuis longtemps le projet d'installer une petite station météo.

La girouette déjà suscite beaucoup de commentaires et de raisonnements. Et puis c'est un objet d'art. Avez-vous des remarques sur ces objets ?

— Oui, ils aiment bien qu'on discute des panneaux. Sur le panneau “Regarder c'est choisir”, j'ai déjà eu une discussion passionnante : “On peut regarder les différentes maisons puis choisir la sienne.” ; puis la discussion est partie sur les catalogues de vacances : “Quand on les regarde, c'est qu'on veut choisir quelque chose” ; et puis : “Mais ce n'est pas valable pour tout : ce n'est pas parce qu'on va regarder des gens qu'on va choisir celui-ci comme ami et pas celui-là.” ; sur les catalogues vacances encore : “Moi, je choisis tel endroit parce qu'il me plaît, telle maison parce que je la trouve belle”, et une autre réplique : “Oui, mais on ne peut pas dire, si on regarde des gens, si celle-ci est belle, je la choisis comme amie et si elle n'est pas belle, je ne la choisis pas ; donc il n'y a pas que regarder pour choisir.” Il y a eu comme ça toute une réflexion à partir de ce panneau. Et sur “Place aux jeunes”, ils demandent : “ça veut dire quoi, qu'il faut pousser les vieux !” ; mais c'est aussi la place des Jeunes, comme on a la place de la République. Ils se font tout un petit monde autour de chaque panneau. Le panneau qui indique qu'on est à 49,5 m du sol est aussi une information intéressante. À un moment, le kaléidoscope est tombé ; l'une a dit “Heureusement qu'il n'est pas tombé de l'autre côté du muret” ; un autre a dit : “Il aurait pesé plus lourd à l'arrivée” ; c'est une notion sur la pesanteur qu'il avait dû apprendre quelque part, sans rentrer dans le détail du raisonnement scientifique. Il y a aussi une

indication sur la hauteur par rapport au niveau de la mer ; l'une m'a dit : "J'ai vu en arrivant qu'on allait voir la mer" ; elle pensait qu'on était à 80 et quelques mètres de la mer ! Alors je lui ai expliqué, et ça a aussi fait l'objet d'une discussion. Pour les panneaux "Ciel - Terre", il y en a qui ont demandé : "Elle s'arrête où la limite, il commence où le ciel ? En bas on n'est pas dans le ciel mais là, le ciel ne commence toujours pas !" En fait ils se posent souvent des questions sans souci de rationalité. Ils sont capables de demander où il faut monter pour toucher le ciel.

Cet endroit semble tout à fait indiqué pour leur permettre de garder le plus longtemps possible cette vision poétique du monde.

— Oui, je crois que ça peut les aider parce qu'ils sont ici au-dessus de beaucoup de choses et qu'ils voient le monde différemment.

Peut-on dire que l'Observatoire présente un intérêt culturel ?

— Oui, je crois. Il y a le côté artistique des objets qui sont ici. Et puis d'ici, beaucoup ont envie de changer les choses, de créer. Une enfant m'a dit ce qu'elle aurait envie de changer, de transformer dans la ville ; d'autres disaient ce qu'ils voulaient garder. Souvent ils veulent garder leur quartier, c'est-à-dire leurs repères familiaux. Bien souvent les enfants qui m'ont dit qu'il fallait garder des choses venaient de familles arrivées en France depuis peu ; on leur a donné de nouveaux repères, alors ils y tiennent.

Ils s'y accrochent en effet d'autant plus qu'on les a déracinés d'ailleurs ; donc dès qu'ils arrivent à s'approprier à nouveau des repères, c'est important.

— Je m'en suis surtout rendue compte avec la classe dont les enfants venaient tous de pays étrangers ; on a gardé un souvenir formidable de ces enfants ; pour eux ils ne faut rien changer parce qu'on leur a ouvert nos portes et on leur a offert ça. On leur a donné un nouveau voisinage, de nouveaux voisins, de nouveaux copains... il ne faut pas toucher à ça. Il faudrait pouvoir garder cet endroit mais avoir un autre outil, plus bas, pour changer encore la façon de voir les choses, avoir encore une autre perspective. Parfois j'imagine par exemple un circuit en bus ; ou si on part dans des délires, on peut imaginer des calèches avec des chevaux ! Mais il faudrait poser la question aux enfants. C'est pourquoi un suivi dans les classes ce serait bien, environ un mois après, pour qu'ils aient le temps de digérer leur visite ; on verrait ce dont ils se souviennent et ce qu'ils auraient envie de faire d'autre.

Ce délai leur laisserait le temps d'écrire, de dessiner, etc., et d'organiser tous ces travaux.

— Et de formuler des envies, des pistes de projets, des questions. Quelquefois, des enfants arrivent avec leurs outils de travail et l'institut leur recommande de se rappeler des choses vues en cours, des choses à faire. D'autres ne savent pas du tout ce qu'ils viennent faire ici ; on leur a dit quelques vagues choses mais c'est tout ; mais ça n'enlève rien à leur curiosité. Certains arrivent par exemple avec des plans d'Ivry, avec les points cardinaux ; ils savent positionner leur carte en arrivant ici ; d'autres feront immédiatement des repérages : la Seine,

le périphérique, tout ce qui marque les limites de la ville, diverses constructions. Mais d'autres n'ont rien préparé du tout. C'est dommage parce qu'on ne sait pas trop ce que ces enfants attendent. Mais en même temps, quand ce n'est pas préparé ou pas trop, c'est plus spontané ; quand c'est préparé, on a parfois du mal à les emmener dans d'autres directions parce qu'ils ont l'impression qu'ils ne peuvent pas sortir de ce qu'ils ont prévu.

Et quel que soit le cas de figure, il y a pour vous un apport ?

— Oui, ça m'apporte dans ma façon de voir les choses, dans ma façon d'écouter les enfants et pour enrichir les visites d'après. Mais il y a quand même un manque : le contact après, le suivi.

Dans quel sens aimeriez-vous développer les visites et votre démarche ?

— C'est difficile de répondre parce que certains enfants ont besoin de beaucoup d'outils alors que d'autres se fichent de ce qu'on peut leur mettre entre les mains. Avec des bouquins, je pourrais leur faire une approche historique, même simple ; mais certains préféreront travailler avec des jumelles ou des crayons. Il faudrait étoffer davantage les étagères sur le palier ; mais c'est difficile de savoir exactement avec quoi. C'est pour ça qu'un suivi après dans les classes serait très utile pour essayer de connaître les attentes et les manques. Je pense que les solutions, se sont souvent les enfants eux-mêmes qui les apportent.

On a évoqué le rôle culturel de cet Observatoire, mais pensez-vous qu'il peut avoir un rôle social ?

— Oui, je crois ; d'abord parce que c'est un lieu de rencontre, un lieu d'ouverture de l'esprit sur la ville. Quand j'entends un enfant qui me dit : “ Ivry, c'est bien, c'est la sécurité ”, je me dis qu'il y a là un rôle social ; l'enfant peut connaître ce qui l'entoure. Et puis s'ils ont repéré des choses négatives dans la ville, on en parle ; l'Observatoire doit leur servir aussi à ça, à voir des choses concrètes de la vie et à en discuter ; ce n'est pas à eux d'apporter des solutions mais ils peuvent en parler. Le côté social de l'Observatoire, je le ressens aussi quand les enfants parlent de leur vie entre eux ; ils parlent souvent de leur vie de tous les jours, ils comparent les lieux où ils habitent. Ils minimisent peut-être ce qu'ils trouvaient a priori insuffisant ou injuste par exemple. Si l'un dit : “ Ma cité est neuve ; chez toi c'est vieux ”, l'autre peut dire “ Chez moi c'est peut-être vieux, mais il y a ma tante, ma grand-mère... qui y habitent aussi ” ; il aura son cocon familial, il sera bien, alors que celui qui habite dans du neuf aura peut-être sa grand-mère en Bretagne, sa tante dans les Vosges..., il sera plus isolé. Il faut leur ouvrir les yeux sur tout, pour que quelqu'un qui dort dehors par exemple ne devienne pas quelque chose de normal. Un jour, un enfant me demande ce qu'est un des bâtiments ; je lui réponds que c'est un foyer de jeunes travailleurs ; il me dit : “ Alors si ils sont travailleurs, ils ont droit d'aller dans un foyer, alors que ceux qui ne travaillent pas dorment dehors ! ” ; d'autres repèrent le CPP parce qu'ils sont nombreux à être suivis là-bas. Mais maintenant, la télévision fait partie du quotidien, ils entendent parler de ce qui se passe autour d'eux, ils sont aussi plus facilement admis dans la

conversation des parents ; et ils en parlent. Parfois, dans leur cours de récréation, je les entends parler du chômage de papa ou de maman ou de tas de choses comme ça.

Vous posent-ils des questions sur la vie sociale, ce qui les interroge ou les choque ?

— Ils ne poseront peut-être pas des questions mais ils pourront dire : “C'est pas normal !”. Les enfants qui vivent dans la cité Hoche par exemple, où il y a énormément de gens sans emploi, vivent dans des conditions difficiles ; on ne leur pose pas trop de questions ; ils sont plongés dans cette réalité-là ; ici, il peuvent passer un peu au rêve. De ce point de vue, l'Observatoire leur fait du bien, pour s'exprimer, extérioriser ce qu'ils ressentent de leur ville et leurs attentes.

Nadine Viguiier, factrice

propos recueillis le 11 mai 1999, par Isabelle Valade

Édition NE PAS PLIER 1999

Imprimé par le lycée du livre et des arts graphiques Maximilien Vox
avec le soutien d'Arjo-Wiggins usine de Rives-Charavines

ISBN 2-910463-60-5



L'OBSERVATOIRE DE LA VILLE est implanté depuis 1994 en haut d'une tour HLM du centre ville d'Ivry-sur-Seine. De ce point de vue, l'association NE PAS PLIER organise des visites d'initiation à la lecture du paysage urbain, animées par Isabel, Gérald, Sylvain, Claude, Renée, Daniel, Annie et beaucoup d'autres acteurs de la ville .